

» d'une grande partie des Anglais. Mon  
 » débarquement opéré, je ne devais cal-  
 » culer que sur une seule bataille rangée;  
 » l'issue n'en pouvait être douteuse, et  
 » la victoire nous plaçait dans Londres;  
 » car le local du pays n'admettait point  
 » de guerre de chicane; ma conduite  
 » morale eût fait le reste. Le peuple an-  
 » glais gémissait sous le joug de l'olygar-  
 » chie; dès qu'il eût vu son orgueil mé-  
 » nagé, il eût été tout aussitôt à nous;  
 » nous n'eussions plus été pour lui que  
 » des alliés venus pour le délivrer. Nous  
 » nous présentions avec les mots magi-  
 » ques de liberté et d'égalité, etc. »

Et après être revenu encore à une  
 foule de petits détails d'exécution tous  
 admirables, et avoir fait remarquer à  
 combien peu il avait tenu que le tout  
 ne s'exécutât, il s'est interrompu assez  
 brusquement, disant : « Mais sortons,  
 » allons faire un tour. »

Et nous avons été nous promener dans  
 le jardin. Le temps, qui avait été pluvieux  
 depuis trois jours, s'était remis tout-à-  
 fait au beau. Cependant l'Empereur, se  
 rappelant sa résolution d'être rentré à  
 six heures, a demandé tout de suite la  
 calèche, pour être revenu de bonne

heure. Mon fils a suivi à cheval; c'était  
 la première fois qu'il jouissait d'une telle  
 faveur; il s'est fort bien acquitté de son  
 début : l'Empereur l'en a complimenté.

L'Empereur, continuant d'être souf-  
 frant, s'est retiré encore de fort bonne  
 heure.

*Lundi 4.*

Flotte de la Chine.

Aujourd'hui l'Empereur a reçu quel-  
 ques capitaines de la flotte de la Chine;  
 il a causé fort long-temps avec eux sur  
 la nature de leur commerce, la facilité  
 de leurs relations avec les Chinois, les  
 mœurs de ceux-ci, etc., etc.... Ces bâ-  
 timens de la Chine sont de quatorze ou  
 quinze cents tonneaux, à-peu-près égaux  
 aux vaisseaux de soixante-quatre; ils  
 tirent vingt-deux ou vingt-trois pieds;  
 ils sont chargés, presque en totalité, de  
 thé; l'un d'eux en avait près de quinze  
 cents tonneaux à bord. Les six bâtimens  
 qui sont entrés hier sont estimés environ  
 soixante millions, et comme ils seront  
 frappés en arrivant d'un droit de cent  
 pour cent ils jetteront dans la circula-  
 tion de l'Europe une valeur de cent  
 vingt millions.

Les Européens ont très-peu de liberté à Canton : ils ne peuvent guère circuler que dans les faubourgs ; ils sont traités avec le plus grand mépris par les Chinois, qui exercent sur eux une grande supériorité et beaucoup d'arbitraire. Ceux-ci sont très-intelligens et fort perspicaces, industrieux, alertes, voleurs et de mauvaise foi. Toutes les affaires se traitent en langues européennes, qu'ils parlent avec facilité.

L'arrivée des flottes ici, fait le bonheur de l'île et celui des passagers ; les habitans vendent leurs denrées, et achètent leurs provisions ; les passagers respirent l'air de terre, et se rafraîchissent. Ce mouvement dure ordinairement quinze jours ou trois semaines ; mais dans cette circonstance, l'Amiral, au grand chagrin de tous, a réduit la relâche à deux jours seulement pour les deux premiers bâtimens venus, obligeant le reste à demeurer sous voiles au-dehors, pour n'entrer successivement de la sorte que deux à deux. Il faut qu'il ait reçu des ordres bien sévères ou qu'il conçoive de vives inquiétudes, dont nous ne nous doutons pas.

L'Empereur s'est promené pendant quelque temps dans le jardin, avant de

monter en calèche. Au travers les arbres, dans le voisinage, on voyait roder plusieurs des officiers nouvellement venus, qui cherchaient à apercevoir l'Empereur ; ils y attachaient un prix infini.

*Mardi 5.*

Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la Cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la Cour et de la Ville.

Aujourd'hui, la conversation de l'Empereur est tombée sur sa Cour et sur son étiquette ; il s'y est arrêté fort longtemps. Voici ce que j'en ai recueilli :

Au moment de la révolution, disait-il, la Cour d'Espagne, celle de Naples, reposaient encore sur l'importance et la grandeur de Louis XIV, mêlées à la boursoufflure et à l'exagération des Castillans et des Maures. Elles étaient tristes et ridicules ; celles de Pétersbourg avait pris la couleur et les formes des salons ; à Vienne, elle était devenue bourgeoise ; et il ne restait pas de vestiges du bel esprit, des grâces et du bon goût de celle de Versailles.

Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *terre rase et maison nette*, et put composer une Cour tout-à-fait à son gré. Il rechercha, dit-il, un milieu raisonnable, voulant accorder la dignité du trône avec nos mœurs nouvelles, et surtout faire servir cette création à l'amélioration des manières des grands, et à l'industrie du peuple. Certes, ce n'était pas une petite affaire que de relever un trône sur le terrain même où l'on avait juridiquement exécuté le Monarque régnant, et où chaque année l'on avait juré constitutionnellement la haine des Rois. Ce n'était pas une petite affaire que de rétablir les dignités, les titres, les décorations, au milieu d'un peuple qui combattait et triomphait, depuis quinze ans, pour les proscrire. Toutefois Napoléon, qui semblait toujours faire ce qu'il voulait, disait-il, parce qu'il avait l'art de vouloir juste et à propos, enleva de haute lutte ces difficultés. On le fit Empereur, il créa des grands et se composa une Cour. Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement ce nouvel ordre de choses. Toute

l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les Cours du continent étaient accourues à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue. Elle eut des cercles, des ballets, des spectacles; on y étala une magnificence et une grandeur extraordinaires. La seule personne du souverain conserva toujours une extrême simplicité, qui servait même à le faire reconnaître. C'est que ce luxe, ce faste, qu'il encourageait autour de lui, étaient dans ses combinaisons, disait-il, non dans ses goûts. Ce luxe, ce faste, étaient calculés pour exiter et payer nos manufactures et notre industrie nationale. Les cérémonies et les fêtes du mariage de l'Impératrice, et celles du baptême du Roi de Rome, ont laissé bien loin derrière tout ce qui les a devancées, et ne se renouvelleront probablement jamais.

L'Empereur prit à tâche de rétablir au dehors tout ce qui pouvait le mettre en harmonie avec les autres Cours de l'Europe; mais au dedans, il eut le soin constant d'ajuster les formes anciennes avec nos nouvelles mœurs.

Ainsi, il rétablit les levers et les couchers de nos Rois; mais, au lieu qu'ils étaient réels alors, ils ne furent plus que nominaux. Au lieu de présenter les plus petits détails d'une vraie toilette et les saletés qui pouvaient en être la suite, ces instans, sous l'Empereur, n'étaient réellement consacrés qu'à recevoir le matin, ou congédier le soir ceux de sa maison qui avaient des ordres directs à prendre de lui, et dont la prérogative était de pouvoir lui faire leur cour à ces heures privilégiées.

Ainsi l'Empereur rétablit des présentations spéciales auprès de sa personne, des admissions à sa Cour; mais au lieu de ne se décider que sur la naissance, ce ne fut plus que sur la base combinée de la fortune, de l'influence et des services.

Ainsi l'Empereur créa des titres, dont la qualification donnait la main à l'ancienne féodalité; mais sans valeur réelle, et d'un but purement national, sans prérogatives, sans privilèges; ils allaient atteindre toutes les naissances, tous les services, toutes les professions. Il les disait un rapprochement utile avec les mœurs de la vieille Europe au-dehors,

et un hochet innocent pour bien des vanités du dedans. « Car, observait-il, » combien d'hommes supérieurs sont enfans plus d'une fois dans la journée! »

Ainsi l'Empereur fit reparaitre des décorations, et distribua des croix et des cordons; mais, au lieu de ne les répandre que sur des classes spéciales et privilégiées, il les étendit à toute la société, à tous les genres de services, à tous les genres de talens; et, par un privilège exclusif peut-être en la personne de Napoléon, plus il en accorda, plus ils acquirent de prix. Il estime à vingt-cinq mille peut-être, le nombre des décorations de la Légion d'honneur qu'il a distribuées; et le désir de les obtenir, disait-il, allait toujours croissant: c'était devenu une espèce de fureur. Après la campagne de Wagram, il l'adressa à l'archiduc Charles; et, par un raffinement de galanterie qui n'appartenait qu'à Napoléon, ce fut la croix d'argent, précisément celle du simple soldat, qu'il lui envoya.

C'était, disait l'Empereur, la pratique fidèle et volontaire des maximes qu'on vient de voir, qui faisait de lui le Monarque vraiment national, et qui aurait

rendu la quatrième dynastie, la dynastie vraiment constitutionnelle. « Aussi, observait-il souvent, le peuple du plus bas étage en avait-il l'instinct secret. » Et à ce sujet il racontait qu'en revenant de son couronnement d'Italie, et dans les environs de Lyon, la population accourant sur les routes, il lui prit fantaisie de monter seul et à pied la montagne de *Tarare*. Il avait défendu que personne ne le suivit; se mêlant à la foule, il accosta une bonne vieille à qui il demanda ce que cela signifiait; elle lui répondit que c'était l'Empereur qui allait passer. Sur quoi, après quelques paroles de politique, il lui dit: « Mais, la bonne, autrefois vous aviez *le tyran Capet*, à présent vous avez *le tyran Napoléon*, que diable avez-vous gagné à tout cela? » La force de l'argument, disait Napoléon, déconcerta la vieille pour un moment. Mais cependant elle se remit et lui répondit: « Mais par donnez-moi, Monsieur: après tout, il y a une grande différence, nous avons choisi celui-ci, et nous avons l'autre par hasard.... Et la bonne vieille avait raison, ajoutait l'Empereur, et elle découvrait là plus d'instinct et de bon

» sens que bien des gens d'une grande instruction et de beaucoup d'esprit. »

L'Empereur s'entoura de grands officiers de la couronne; il se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et autres; il les prit, et parmi les personnes nouvelles que la révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se regardaient sur un terrain qu'ils avaient acquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer. Pour l'Empereur, il ne cherchait dans ce mélange que l'extinction des haines et la fusion des partis. Toutefois il est aisé, dit-il, d'apercevoir des mœurs et des manières bien différentes: les anciens mettaient bien plus d'empressement et de grâce dans leur service; une M<sup>me</sup> de Montmorency se serait précipitée pour renouer les souliers de l'Impératrice; une dame nouvelle y eût répugné; celle-ci eût craint d'être prise pour une femme de chambre; M<sup>me</sup> de Montmorency n'avait nullement cette crainte. Ces emplois d'honneur étaient pour la plupart sans émolument, ils portaient même à de grandes dépenses; mais ils mettaient chaque jour sous les

yeux du maître, d'un maître tout-puissant, source des honneurs et des grâces, et qui avait dit hautement qu'il ne voulait pas qu'un officier de sa maison s'adressât à d'autre qu'à lui.

Au moment du mariage de l'Impératrice, l'Empereur fit une recrue nombreuse de chambellans dans les premiers rangs de l'ancienne aristocratie; tout à la fois pour montrer à l'Europe qu'il n'existait plus qu'un parti en France, et pour entourer l'Impératrice de noms qui eussent pu lui être familiers peut-être. L'Empereur balança même à prendre dans cette classe la dame d'honneur; la crainte que l'Impératrice, dont il ne connaissait pas le caractère, n'arrivât avec des préjugés de naissance qui enfleraient trop l'ancien parti, lui fit faire un autre choix.

Depuis cet instant jusqu'au moment de nos revers, les plus anciennes, les plus illustres familles sollicitaient avec ardeur d'entrer dans la maison de l'Empereur: et comment ne l'eussent-elles pas fait! l'Empereur gouvernait le monde, il avait élevé la France et les Français au-dessus des nations; la puissance, la gloire, la force, étaient son

cortége; on était heureux d'entrer dans l'atmosphère d'un tel lustre; appartenir directement à sa personne, était, au dedans et au-dehors, un titre à la considération, aux hommages, aux respects.

Lors de la restauration, un royaliste qui s'était conservé pur et devant lequel j'avais trouvé grâce, me disait le plus sérieusement du monde (car quelle différence d'idées n'amène point la différence des partis), qu'avec mon nom et la conduite franche que j'avais tenue, je ne devais pas désespérer de pouvoir me placer encore auprès du Roi, ou dans la maison de quelque prince ou princesse. Quel fut le renversement de ses idées quand je lui répondis: « Mon cher, je » me le suis rendu impossible: j'ai servi » le maître le plus puissant de la terre, » je ne saurais désormais prendre rien » de pareil auprès de qui que ce soit ici » bas. Sachez que quand nous allions » porter au loin les ordres de l'Empe- » reur, dans les Cours étrangères, en » portant sa couleur, nous nous consi- » dérons et nous étions considérés par- » tout à l'égal des princes. Il nous a fait » voir jusqu'à sept Rois attendant dans » ses salons, au milieu de nous et avec

» nous. Lors de son mariage, quatre  
 » reines portaient le manteau de l'Impé-  
 » ratrice, dont un de nous pourtant était  
 » le chevalier d'honneur et un autre l'é-  
 » cuyer. Croyez donc, mon cher, qu'une  
 » ambition généreuse se trouve rassasiée  
 » après de telles grandeurs. »

Du reste, la magnificence et la splendeur qui composaient cette Cour sans exemple, reposaient sur un ordre et une régularité d'administration qui ont fait l'étonnement et l'admiration de ceux qui sont venus en fouiller les débris. L'Empereur en inspectait plusieurs fois lui-même les comptes dans l'année. On a trouvé tous ses châteaux réparés et embellis; ils renfermaient près de quarante millions de mobilier et quatre millions de vaisselle. S'il eût joui de quelques années de paix, l'imagination a de la peine à s'arrêter, dit-il, sur ce qu'il aurait pu faire.

L'Empereur disait avoir eu une idée heureuse qu'il était bien fâché de n'avoir pas exécutée; c'était d'avoir chargé quelques personnes de rechercher les pétitions les plus importantes: « Elles » m'eussent indiqué chaque jour, disait-il, trois ou quatre particuliers des pro-

» vices, qui auraient été admis à mon  
 » lever, et m'auraient expliqué directe-  
 » ment leur affaire; je l'eusse discutée  
 » immédiatement avec eux, et je leur  
 » eusse rendu prompte justice. »

Je disais à l'Empereur que la commission qu'il avait créée fort anciennement sous le titre de Commission des Pétitions, approchait infiniment de son idée actuelle, et faisait en effet beaucoup de bien. J'en avais été président lors du retour de l'île d'Elbe; et, dans le premier mois, j'avais déjà fait droit à plus de quatre mille pétitions.

« Il est vrai, lui disais-je, que les » circonstances d'abord, et l'habitude » ensuite, n'avaient jamais permis à cet » établissement de jouir de la plus précieuse prérogative dont il avait doté sa » création; celle qui aurait produit sans » doute le plus d'effet sur l'opinion, » savoir, de lui présenter officiellement, » à sa grande audience du dimanche, le » résultat du travail de toute la semaine. » Mais la nature des choses, les constantes expéditions de l'Empereur, et surtout la jalousie des ministres, tout avait concouru à dépouiller cette commission de ce beau privilège.

L'Empereur était fâché aussi, disait-il, de n'avoir point établi, par l'étiquette du palais, que toutes les personnes présentées, les femmes surtout qui pourraient prétendre à obtenir de lui une audience, arriveraient de plein droit au salon de service. L'Empereur, le traversant plusieurs fois dans la journée, eût pu satisfaire en passant à quelques-unes de leurs demandes, et se fût épargné de la sorte le refus de ces audiences ou la perte du temps qu'elles lui causaient.

L'Empereur avait balancé quelque temps, disait-il, à rétablir le grand couvert de nos rois, c'est-à-dire, le dîner en public, chaque dimanche, de toute la famille Impériale. Il nous a demandé notre avis; nous différions : les uns l'approuvaient, présentaient ce spectacle de famille comme fort moral pour le public, et propre à produire le meilleur effet sur son esprit; c'était d'ailleurs, disaient-ils, un moyen pour chaque individu de voir son souverain : d'autres le combattaient, objectant qu'il y avait dans cette cérémonie quelque chose d'idole et de féodal, de badauderie et de servilité, qui n'était plus dans nos

mœurs ni dans leur dignité moderne. On pouvait bien aller voir le souverain à l'église ou au spectacle; là, on concourait du moins à ces actes religieux ou l'on prenait part à ses plaisirs; mais, aller le voir manger, c'était se donner un ridicule mutuel : la souveraineté, devenue, ainsi que l'avait si bien dit l'Empereur, une magistrature, ne devait se montrer qu'en pleine activité, accordant des grâces, réparant des torts, expédiant des affaires, passant des revues, mais surtout dépouillée des infirmités ou des besoins de l'homme, etc. Son utilité, ses bienfaits, devaient être son nouveau prestige; l'apparition du souverain devait être de tous les instans et inattendue, comme la Providence : telle était l'école nouvelle, telle avait été la nôtre.

« Eh bien, disait l'Empereur, il est  
 » peut-être vrai que les circonstances  
 » du temps auraient dû borner cette  
 » cérémonie au prince impérial, et seulement  
 » au temps de sa jeunesse; car  
 » c'était l'enfant de toute la nation, il  
 » devait donc appartenir dès-lors à tous  
 » les sentimens, à tous les yeux. »

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur



disait avoir eu la pensée de dîner chaque dimanche dans la galerie de Diane, au milieu de quatre ou cinq cents convives; ce qui eût été sans doute, disait-il, d'un immense effet sur le public, surtout au moment du Champ de Mai, lors de la réunion des députés des départemens à Paris; mais la rapidité et l'importance des affaires l'en empêchèrent: il craignit aussi peut-être qu'on ne vît dans cette mesure une trop grande affectation de popularité, et que les ennemis du dehors ne la transformassent en crainte de sa part.

On est dans l'habitude, disait l'Empereur, de citer l'influence du ton et des manières de la Cour sur celles d'une nation: il était loin d'avoir obtenu, remarquait-il, aucun résultat à ce sujet; mais c'était le vice des circonstances et de plusieurs combinaisons inaperçues: il y avait beaucoup réfléchi, et il pensait qu'il l'eût obtenu avec le temps.

« La Cour, continuait-il, prise collectivement, n'exerce point cette influence; ce n'est que parce que ses élémens, ceux qui la composent, vont propager, chacun dans sa sphère d'activité, ce qu'ils ont puisé à la source

» commune; le ton de la Cour n'arrive  
» donc à toute une nation qu'au travers  
» des sociétés intermédiaires. Or, nous  
» n'avions pas de sociétés, nous ne pouvions point encore en avoir. Les sociétés, ces réunions pleines de charmes, où l'on jouit si bien des avantages de la civilisation, disparaissent subitement devant les révolutions, et ne se rétablissent qu'avec lenteur après la tempête. Les bases indispensables de la société sont l'oisiveté et le luxe; or nous étions encore tous dans l'agitation, et les grandes fortunes n'étaient pas encore bien établies. Un grand nombre de spectacles, une foule d'établissements publics, présentaient d'ailleurs des plaisirs plus faciles, moins gênans, plus vifs. La génération des femmes du jour était jeune; elles aimaient mieux courir et se montrer en public que de demeurer chez elles et se composer un cercle rétréci. Mais elles auraient vieilli, disait-il, et avec un peu de temps et de repos, toutes les choses eussent repris leur allure naturelle. Et puis encore, observait-il, ce serait peut-être une erreur que de juger d'une Cour moderne par le sou-

» venir des Cours anciennes : les Cours  
 » anciennes étaient véritablement la puis-  
 » sance ; on disait la Cour et la Ville.  
 » Aujourd'hui, si l'on voulait parler  
 » juste, on était obligé de dire la Ville  
 » et la Cour. Les seigneurs féodaux,  
 » depuis qu'ils avaient perdu leur pou-  
 » voir, cherchaient en dédommagement  
 » leurs jouissances. Les souverains eux-  
 » mêmes semblaient désormais soumis à  
 » cette loi : le trône, avec nos idées  
 » libérales, cessait insensiblement d'être  
 » une seigneurie, et devenait purement  
 » une magistrature ; le prince, n'ayant  
 » plus qu'une représentation morale,  
 » toujours triste et ennuyéuse à la lon-  
 » gue, devait chercher à s'y dérober,  
 » pour venir, en simple citoyen, prendre  
 » sa part des charmes de la société. »

Parmi une grande quantité de me-  
 sures nouvelles projetées par l'Empereur  
 pour un avenir plus tranquille, son idée  
 favorite avait été, la paix obtenue et le  
 repos conquis, de ne plus vivre que  
 pour les épurations administratives et  
 les améliorations locales ; de se voir en  
 tournées perpétuelles dans les départe-  
 mens : il eût visité et non parcouru,  
 campé et non voyagé ; il eût fait usage

de ses propres chevaux, se fût entouré  
 de l'Impératrice, du Roi de Rome, de  
 toute sa Cour. Toutefois il eût voulu  
 que ce grand attirail n'eût été onéreux  
 à personne, mais plutôt un bienfait pour  
 tous : une tenture des Gobelins et tous  
 les accessoires, trainés à sa suite, eus-  
 sent meublé, décoré ses stations. Les  
 autres personnes de la Cour, disait-il,  
 eussent été logées à la craie chez les  
 bourgeois, qui eussent regardé leurs  
 hôtes comme un bienfait plutôt qu'un  
 fardeau, parce qu'ils eussent toujours  
 été pour eux la certitude de quelque  
 avantage ou de quelques faveurs. « C'est  
 » là, continuait-il, que j'eusse pu, dans  
 » chaque lieu, prévenir les fraudes, châ-  
 » tier les dilapidateurs ; ordonner des  
 » édifices, des ponts, des chemins ;  
 » dessécher des marais, fertiliser des  
 » terres, etc.... Si le Ciel alors, conti-  
 » nuait-il ; m'eût accordé quelques an-  
 » nées, assurément j'aurais fait de Paris  
 » la capitale de l'univers, et de toute la  
 » France un véritable roman. » Il répétait  
 souvent ces dernières paroles : que de  
 gens déjà auront dit cela, ou le répé-  
 teront avec lui !

*Mercredi 6.*

Jeu d'échecs venu de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine.

L'Empereur est monté à cheval à sept heures; il m'a dit d'appeler mon fils pour nous accompagner; c'était une grande faveur. Durant notre promenade, l'Empereur est descendu cinq ou six fois pour regarder, à l'aide d'une lunette, des vaisseaux qui étaient en vue; il en a reconnu un pour être Hollandais: les trois couleurs sont toujours pour nous un objet de sentiment et de vive émotion. Dans une de ces stations, le cheval le plus fringant de la bande s'est échappé, il a fallu le poursuivre longtemps; mon fils a gagné ses éperons; il l'a ramené triomphant et l'Empereur a observé que, dans un tournoi, ce serait une victoire.

Au retour, l'Empereur a déjeuné à l'ombre; il nous a retenus tous.

Avant et après le déjeûner, l'Empereur a causé avec moi seul, à l'écart, d'objets sérieux et que je ne puis confier au papier.

La chaleur était devenue forte, il s'est retiré. Il était quatre heures et demie

quand il m'a fait appeler; sa toilette se finissait. Le docteur lui a apporté un jeu d'échecs qu'il avait été acheter à bord des bâtimens chinois; l'Empereur en avait désiré un. Celui-ci avait été payé trente napoléons; il était l'objet de l'admiration du bon docteur, et rien ne semblait plus ridicule à l'Empereur: toutes les pièces, au lieu de ressembler aux nôtres, étaient de grosses et lourdes images de leurs noms; ainsi, un cavalier y était armé de toutes pièces, et la tour reposait sur un énorme éléphant, etc. L'Empereur n'a pu s'en servir, disant plaisamment qu'il lui faudrait une grue pour faire mouvoir chaque pièce.

Cependant, autour du jardin rôdaient encore beaucoup d'officiers ou des employés des bâtimens de la Chine. Leur curiosité, quelques heures auparavant, les avait portés à pénétrer chez nous; nous avions été littéralement envahis dans nos chambres. L'un disait que l'orgueil de sa vie serait d'avoir vu Napoléon; l'autre, qu'il n'oserait pas se présenter devant sa femme, en Angleterre, s'il ne pouvait lui dire qu'il avait été assez heureux pour apercevoir ses traits; l'autre, qu'il abandonnerait tous les bénéfices de